



Réception de Roland Beyen

DISCOURS DE RAYMOND TROUSSON
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 18 JUIN 1994

Monsieur,

J'ai eu un instant la tentation, en m'adressant à vous, de vous appeler « Votre Sainteté ». Nulle irrévérence dans cette apostrophe dont nous sommes, ici même, quelques-uns à savoir le secret. Rappelez-vous. Nous participions, en octobre 1992, à un colloque organisé par l'Université roumaine de Cluj. Comme les dîners de colloques ne sont pas toujours aussi austères que l'imaginent les profanes, nous étions là bon nombre de « ghelderodiens sans frontières » issus de Roumanie, de Belgique, de France, d'Italie, de Pologne et des États-Unis, à célébrer comme il se doit, et le verre à la main, l'auteur de *Magie Rouge* et de *La Farce des Ténébreux*. Il nous tardait que notre confrérie eût un prince. Nous ne pouvions, comme au Moyen Âge, élire un Prince des Sots, craignant pour notre corporation qu'on ne pria le terme à la lettre. Je ne sais lequel parmi nous proposa de vous désigner désormais, en signe d'amitié et d'admiration collégiale, comme le « Pape des ghelderodiens ». Ce titre glorieux vous est resté. Non que vous gouverniez votre clergé par brefs, bulles ou décrétales, mais parce que votre autorité et votre savoir vous mettent de droit à la tête de ceux qui, un peu partout dans le monde, s'intéressent à Michel de Ghelderode.

Vous êtes né à Nieuport, le 13 janvier 1935, dans un milieu où ne se recrutent guère, d'habitude, les érudits et les spécialistes de la littérature. Chez vous, depuis des générations, on était pêcheur de père en fils, tant dans la famille de votre mère que dans celle de votre père. La vie n'y est pas toujours facile et sans doute vous

seriez-vous, à votre tour, embarqué sur quelque chalutier si vous n'aviez eu, dès l'école primaire, une stature de premier de classe. Vous avez donc la chance inespérée de faire des humanités gréco-latines à Nieuport, puis à Ostende. Vous êtes certes devenu le Pape des ghelderodiens, mais vous n'avez fait que changer d'Église, puisque vous souhaitiez, dans votre adolescence, vous faire prêtre. Vous entrez même au séminaire de Bruges, où l'on vous engage d'abord à poursuivre à Louvain des études de philosophie. Comme vous leur avouez honnêtement que vous doutez de votre vocation religieuse, vos supérieurs vous conseillent de vous tourner plutôt vers la philologie romane.

Vous aimez les gageures, et c'en était une, puisque vous n'avez commencé à pratiquer la langue française qu'à l'âge de vingt ans. On mesure votre ténacité, votre ardeur au travail, quand on vous voit conquérir le titre de licencié, en 1959, avec la plus grande distinction. Vous aviez rencontré à Louvain, il est vrai, l'homme qu'il vous fallait en la personne de Joseph Hanse, dont l'enthousiasme était à la mesure du vôtre.

Les études achevées, vous satisfaites à vos obligations militaires et vous mariez. Vous aurez quatre enfants : une fille ingénieur architecte, une autre juriste, un fils ingénieur agronome, un autre historien. Vous n'aurez donc pas, regrettons-le, fondé une dynastie de ghelderodiens.

Mais vous voici professeur de français, d'abord au Collège Saint-Joseph, puis chez les Frères des écoles chrétiennes, tandis que vous entreprenez vos premières recherches. On le sait déjà, la paresse n'est pas votre fort. Après avoir assuré vos tâches d'enseignement, vous vous rendez chez la veuve de Michel de Ghelderode, qui vous a ouvert les archives de son mari, et jour après jour, de dix heures du soir à quatre heures du matin, vous étudiez et recopiez des documents. Quatre heures de sommeil, et vous reprenez le collier ! Quand je pense que tant de jeunes chercheurs d'aujourd'hui se disent surchargés... Devenu en 1964 aspirant du Fonds National de la Recherche Scientifique puis, en 1967, assistant à l'Université, vous soutenez brillamment votre thèse en 1968, êtes nommé chargé de cours la même année et fondez dès 1969 votre Centre d'étude des lettres françaises de Belgique. Joli parcours, qui démontre une fois encore que l'aisance et le confort ne sont pas indispensables à qui est possédé par la véritable passion de la recherche.

Lorsque vous décidez, au début des années soixante, de vous atteler à une thèse de doctorat, votre choix se porte sur cet écrivain belge qui, entre 1949 et 1953, avait fait les beaux jours des petits théâtres parisiens et dont les œuvres hautes en couleurs, brutales et truculentes, avaient bien souvent scandalisé public et critiques. Votre travail serait d'histoire littéraire. Tant de noms avaient été prononcés à propos de Ghelderode ! Shakespeare et Artaud, les Elisabethains et Pirandello, les Espagnols du *Siglo de oro* et les expressionnistes allemands. *Thyl Ulenspiegel* et les symbolistes, Faust et Strindberg. *Don Quichotte* et Marinetti, Andreiev et Wedekind... Ce Ghelderode avait tout lu, tout retenu, et la merveille était qu'il eût, en fouillant dans le grenier de son infailible mémoire, tiré de tout cela une oeuvre qu'il disait « *patriale*, une oeuvre enfin qui fût de chez moi, ancestralement, traditionnellement ». Quelle moisson pour un chercheur ! C'est dit, votre thèse s'intitulerait *Tradition et innovation dans le théâtre de Michel de Ghelderode*. Non seulement vous mettriez en évidence le génie théâtral de l'auteur, mais vous feriez voir son évolution interne tout en le situant dans l'histoire du théâtre et en évaluant ses dettes envers ses prédécesseurs et ses contemporains. Sitôt dit, mais non sitôt fait.

On vous imagine ouvrant, comme tant d'autres, les *Entretiens d'Ostende*, cette bible des ghelderodiens. Votre auteur n'avait-il pas tout dit, tout confessé aux journalistes qui l'interrogeaient ? Ne suffisait-il pas de suivre les pistes qu'il indiquait en passant, de chercher dans l'oeuvre la confirmation des aveux ? Ce qu'il avait vécu, pensé, lu, était là, rassemblé dans ces deux cents pages d'une insoupçonnable fidélité, puisqu'elles étaient la simple et honnête transcription des propos enregistrés de l'écrivain. Heureux ghelderodiens, qui possédaient un tel guide ! Mais comme tout vrai chercheur, vous êtes un sceptique qui tient le doute pour le premier pas en direction de la vérité. Parce que vous rassemblez aussi les éléments qui vous permettraient de mieux connaître votre gibier — témoignages, correspondance, interviews, propos recueillis à diverses époques —, il vous sembla bientôt que cette mariée était décidément trop belle.

Je me souviens de ma lecture de votre première étude importante parue en 1970 dans les *Lettres romanes*, que vous aviez eu l'amabilité de m'envoyer. Le titre me surprit un peu : *Les goûts littéraires de Michel de Ghelderode*. Curieuse idée, me dis-je. Ces goûts littéraires, je les connais, puisque j'ai lu les *Entretiens d'Ostende*. À

quoi bon répéter ce que l'on tenait de première main ? Les libertins appelaient autrefois « déniaisés » ceux qui, éclairés par la lumière naturelle, renonçaient aux axiomes de la doxa. Vous veniez, Monsieur, de me déniaiser. Vous aviez patiemment fouillé la bibliothèque de l'auteur de *Barabbas*, épluché des carnets, des lettres, et voilà que j'en apprenais de belles. À en croire Ghelderode, il aurait fait d'abord moisson d'Espagnols et d'Elisabéthains, puis de Belges — surtout De Coster et les symbolistes — puis de Français de la fin du siècle passé, enfin d'étrangers de tous horizons. Et voilà qu'on découvrait que le dramaturge avait antidaté ses lectures, que sa véritable découverte des Elisabéthains remontait, non à son adolescence, mais à 1933, qu'il avait surfait le rôle attribué à Georges Eekhoud dans sa formation, que le *Don Quichotte* relu « une fois l'an » se couvrait en réalité de poussière au fond d'un grenier, que ce qu'il savait des expressionnistes allemands sortait des articles de Camille Poupeye, qu'il connaissait bel et bien ce Pirandello dont il niait fermement l'influence... Il apparaissait sans doute possible que Ghelderode était assez éloigné d'être ce Faust blanchi au milieu des in folios dont il se donnait l'allure. Une culture littéraire plus étendue que profonde, disparate et souvent superficielle, un flaireur de livres plutôt qu'un liseur. Avec beaucoup de vos lecteurs, je tombais de haut.

Plus dure cependant devait être la chute. Cette rigoureuse étude de soixante-quinze pages ne faisait que préluder à une entreprise autrement importante de démystification radicale. Vous soutenez en 1968 et publiez en 1971, couronnée par notre Académie, une thèse monumentale : *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Le sous-titre avait de quoi attirer l'attention, non moins que son inquiétant complément : *Essai de biographie critique*. Quelques jours après la disparition de Ghelderode, le 7 avril 1962, Jacques Lemarchand avait écrit dans *Le Figaro littéraire* : « Maintenant qu'il est mort, je pense que les gens sérieux vont s'occuper de lui. » Vous étiez sérieux, plus qu'aucun autre, et vous alliez vous occuper de lui.

Certains vous auront traité peut-être d'iconoclaste, parce que vous ruiniez un mythe. Une image de Ghelderode s'était incrustée dans les esprits, celle d'un auteur sulfureux et tourmenté, farouchement solitaire et misanthrope, la tête pleine des « mordorée légendes » contées par une mère naïvement artiste, qui croyait au diable et nourrissait son fils de récits folkloriques et fantastiques. On se

plaisait à se le représenter enfant, tel qu'il se décrit lui-même auprès de son père, employé aux Archives Générales du Royaume, assis le soir, attentif et silencieux, sur le gros registre des sentences du Conseil des Troubles, à le regarder feuilleter de vieux grimoires, happé déjà par le passé, revivant en imagination la terrible *leyendra negra* du terrorisme espagnol dans les Flandres de jadis. Mais chez Ghelderode, il n'y avait pas que la Flandre qui fût un songe...

Ici se révèle avant tout votre sens de la méthode, votre patience de fourmi, votre obstination à ne pas avancer un fait qui ne soit attesté. Rassemblant une prodigieuse moisson de documents, vous n'avez pas tardé à constater que Ghelderode n'a pas moins fardé sa vie et son personnage que ses lectures, et qu'il serait vain d'échafauder d'ingénieuses théories sur son oeuvre tant qu'on ne verrait pas clair dans sa composition et sa chronologie. Comment parler de l'évolution du dramaturge de telle à telle pièce, si les dates sont truquées, si les renseignements fournis par l'auteur sont faux ? À force de confronter confidences, archives, lettres, un Ghelderode très différent de sa légende se dessinait, réfugié sous des masques divers qui sont autant de trompe-l'œil et de moyens de protection d'une personnalité incertaine et inquiète.

Vous vous en prenez d'abord aux fameux *Entretiens d'Ostende*, réalisés par Roger Iglésis et Alain Trutat, jusqu'à vous la source de tout savoir, et soudain chancellent les certitudes. Vous remontez aux origines, vous suivez la genèse de ces textes, non pas spontanés, mais construits au fil de cinq années de retouches successives et bien éloignés de l'enregistrement primitif. Ghelderode y crée un mythe, une légende, élude les questions embarrassantes, camoufle la réalité. À dix-neuf ans, en 1918, Adémar-Adolphe-Louis Martens choisit de devenir Michel de Ghelderode, patronyme autrement prestigieux qu'il obtient en 1930 le droit de porter officiellement. Rien de mieux, mais le voilà qui, non content de cet éclatant pseudonyme, se cherche des aïeux, s'invente une généalogie, consulte les héraldistes et se donne pour ancêtre un noble inquisiteur, assesseur au Conseil des Troubles au XVI^e siècle « Ghelderode », affirmait-il, vient « par déformation de scribe », de Ghentrode, nom d'un fief du lointain Jacques Martens de Bassevelde. La vérité se découvre moins loin : son nom n'est pas inspiré par un « Ghentrode » qui n'a que le tort de n'avoir jamais existé, mais par « Ghelrode », un village des environs de Louvain, le pays de sa mère. Premier masque et durable : « Martens »

représentait ce qu'il refusait d'être, un petit employé obscur, tandis que « de Ghelderode » était le symbole de ce qu'il voulait paraître et devenir, un seigneur des lettres. Moins un moyen de tromper les autres qu'une manière de se dépasser lui-même, une façon de récuser un père autoritaire et une famille bourgeoise : on ne s'étonne plus que le problème de la personnalité hante son premier théâtre, jusqu'à ce que l'écrivain obtienne le droit de se nommer comme il le souhaitait.

Et tant d'autres détails subiront une impitoyable coupellation La première pièce brève de Ghelderode. *La Mort regarde à la fenêtre*, fut écrite, chacun le sait, en une seule nuit fiévreuse... Eh ! non, mais bien en près de quatre mois d'écriture laborieuse. Ghelderode fait aussi de Georges Eekhoud le maître capital de sa jeunesse, initiateur au conte comme aux dramaturges élisabéthains et espagnols, mais il a oublié de mentionner l'importance, autrement déterminante, de Julien Deladoès. Car votre magistrale enquête, Monsieur, ne concerne pas que Ghelderode : elle ouvre de riches perspectives sur l'ensemble d'une époque, sur les milieux littéraires, sur les originaux et marginaux qui les hantaient. Légende encore que celle de la vie aventureuse du bohème aux cents métiers, et surtout du navigateur vers les lointains horizons : affecté, pendant son service militaire, en 1920, à l'unité des Torpilleurs et Marins, le loup de mer Ghelderode ne navigua jamais, fût-ce à bord d'une péniche. Mystificateur incorrigible, il aimait surprendre et choquer : n'a-t-il pas été jusqu'à confier — si l'on peut dire ! — qu'il avait épousé sa propre sœur, voire cédé à l'inceste avec sa sœur et sa mère ? Puis vient la fable, longtemps entretenue, de l'écrivain bilingue, déjà dénoncée par Joseph Hanse. En réalité, toutes les collaborations au *Vlaamsche Volkstoneel*, de 1926 à 1932, ont été écrites en français. Ghelderode, élevé dans cette langue et ne connaissant qu'un vague patois local, n'ayant jamais réellement possédé le néerlandais. Devant la difficulté de percer dans le domaine des lettres françaises, c'est en partie par arrivisme et opportunisme qu'il se prétendit flamand de race, de culture et d'esprit.

On n'en finirait pas, Monsieur, d'énumérer tous les faits que vous révélez, les baudruches que vous dégonflez, les mythes que vous contraignez à l'aveu. C'est par vous qu'on saura ce qu'il en fut exactement des mesures prises à l'égard de Ghelderode au lendemain de la Libération, où il dénoncera la jalousie de ses collègues de l'administration communale et la persécution des journalistes ; par vous

qu'on mesurera le degré de ses sympathies pour les occupants, dont il se défendra ensuite comme un beau diable, et la nature de son antisémitisme.

Sur ce compte rendu outrageusement schématique de votre thèse, je n'aimerais pas donner à croire que vous vous êtes rendu coupable d'un acharnement malsain. Certes, votre biographie critique n'a pas été élevée *ad majorera Ghelderode gloriam*, mais elle n'est ni de mauvaise foi ni hostile. Elle se veut seulement, et elle est, une entreprise d'une rare rigueur scientifique qui fait passer l'homme, et bientôt l'œuvre, du domaine du mythe à celui de l'histoire. Du reste, la seconde partie de votre livre, consacrée à l'analyse de la personnalité, tente d'apporter une réponse à ces comportements de mystification et de dissimulation. L'homme qui a prétendu imposer aux autres le masque du misanthrope solitaire et méprisant était d'abord un être fragile et en quête d'affection. Je suis, disait-il « un homme seul dans une chambre ». Que cette solitude ait été délibérément choisie ou au contraire douloureusement subie, est une autre affaire. De nouveau, cette fois pour se protéger, il joue un rôle, s'enferme — très tardivement d'ailleurs — dans un antre encombré d'objets bizarres, hétéroclites, dans une mise en scène qui convient au dramaturge démoniaque, inquiétant, qu'il veut paraître, alors que, peut-être, les objets, protecteurs, s'interposent entre lui-même et les autres.

Ghelderode, qui avait peu d'amis, était aussi incapable de conserver ceux qu'il avait, parce qu'ils ne tardaient pas à se montrer infidèles à l'image qu'il s'était forgée d'eux, donc à le décevoir. Aussi aimait-il mieux leur écrire que les rencontrer, inquiet du reste des bruits, des rumeurs, des questions. Il souffre d'un complexe d'infériorité, redoute les photographes. On garde trop le souvenir d'un auteur soudain célèbre, à la brève époque de la « ghelderodite aiguë », en oubliant que quelques années de succès ne compensaient pas des décennies d'échecs et de déceptions et que ce succès même n'apparaît, sinistre dérision, qu'au moment où l'écrivain est, depuis dix ans, frappé de stérilité. Au fil du temps, il s'enferme dans sa peur des femmes, dans son mépris de la société moderne, dépersonnalisante. Il en résulte des haines viscérales. Il reprend volontiers la boutade de Péladan à propos de l'Américain, « compromis entre le gorille et l'épicier », libère un anticléricalisme rageur, un antisémitisme primaire. Pour échapper à l'angoisse que fait peser sur lui le monde extérieur, Ghelderode fuit dans la mise en accusation, la recherche des boucs émissaires. Même la foi, qu'il prétendait avoir perdue dès 1915,

et dont il conserve pourtant une sorte de religiosité superstitieuse, ne lui est d'aucun secours pour desserrer l'étau de ses angoisses. L'art seul, peut-être... Refuge à la fois contre les réalités sociales et contre lui-même, et qui lui permet de fuir l'obsession de la mort et d'exorciser sa nostalgie de l'absolu. Pauvre artiste enfin, qui pouvait dire, comme le Juréal de *Hop Signor!* : « Rien ne peut sortir de ma main que d'âpre ou de convulsé. » Le portrait n'est pas flatté, mais il fait place à la compréhension et à une tendresse en même temps qu'à une évaluation rigoureuse des faits. On trouverait peu d'exemples, même en dehors du domaine de nos lettres, d'une biographie intellectuelle menée avant autant de sens critique et d'honnêteté, avec une telle exigence de sérieux dans la documentation, avec une telle volonté d'établir la vérité. Que ce livre fondamental, qui reçut en 1971 le Prix des Scriptorum catholici, en soit aujourd'hui à sa troisième édition est une autre preuve, internationale celle-là, de ses exceptionnelles qualités.

Jusqu'ici, et vous vous en expliquiez dans votre préface, vous n'aviez pas touché à l'œuvre. À peine achevée votre biographie, vous vous tournez vers celle-ci avec un *Michel de Ghelderode* publié en 1974, qui est peut-être, au-delà des lectures impressionnistes ou tapageuses, l'exposé le plus dense et le plus solide sur une création qui va de *La Mort regarde à la fenêtre* à *Marie la Misérable*. Vous y tracez cette fois l'évolution, non de l'homme, mais de l'écrivain, décrivez ses efforts pour se dégager du bric-à-brac expérimental qui encombrait des pièces comme *La Mort du docteur Faust ou Don Juan* et la succession des influences qui contribuèrent à le former. Grâce à votre incomparable connaissance de l'arrière-plan, vous êtes, le premier, en mesure de préciser les dates de composition, embrouillées par Ghelderode lui-même, vous faites usages de textes inédits qui éclairent la genèse et le sens, vous confrontez les interprétations critiques et les divers essais de mise en scène. Admirateur de l'œuvre, vous n'êtes nullement un thuriféraire inconditionnel, et vos remarques, souvent sévères, balaient ici encore les formules toutes faites dont se gargarisait une critique superficielle trop sensible à ce qui n'est parfois qu'un exotisme de pacotille. Vous ne vous bornez pas à présenter, à analyser, à dater les pièces. Un grand chapitre de synthèse aborde l'étude des moyens techniques propres à Ghelderode, fait justice des similitudes — trop souvent supposées évidentes — entre les théories d'Antonin Artaud et le théâtre « cruel » de l'auteur de *L'École des bouffons*, mettant au contraire en évidence les

différences profondes entre ce théâtre du verbe et les principes d'Artaud, si hostile à ce qu'il nommait le « logocentrisme occidental ». Enfin, vous le situez avec prudence par rapport à ce qu'on appelait, voici quarante ans, le « nouveau théâtre ». Nouveau livre, nouvelle récompense amplement méritée : cette fois le prix Léopold Rosy, décerné par notre Académie.

J'aime qu'ici, comme dans votre premier livre, vous ne prétendiez nullement nous asservir à des vérités définitives. Loin de dogmatiser, vous préférez ouvrir des perspectives : problème des influences, rôle du théâtre de marionnettes, rapports entre peinture et théâtre. En insistant sur une « dramaturgie de l'instinct », vous invitez même parfois à vous chicaner. Certes, la cohésion du monde imaginaire de Ghelderode se situe davantage au plan instinctif et poétique qu'à celui de la pensée conceptuelle ; mais est-il bien sûr qu'il serait, comme vous dites, « injuste de s'attarder aux idées de Ghelderode », « instables » et parfois d'un primarisme « horripilant » ? D'autant que vous ne laissez pas vous-même de dégager une sorte de philosophie ghelderodienne, fondée sur le scepticisme, une vision fataliste du monde, la désacralisation des mythes sociaux. N'est-ce pas rappeler opportunément, et un peu malgré vous, que toute philosophie ne se traduit pas nécessairement au niveau du discours, mais aussi à celui des images et des thèmes ? Il faut faire, chez Ghelderode, la part d'un art tourmenté, d'une angoisse physique et métaphysique qui relèvent d'une conception ou au moins d'une perception du monde. Faut-il céder au mirage qu'il se plaisait à se susciter lui-même, quand il clamait : « Au titre d'intellectuel, qui pue, je préfère celui d'artisan, qui fleure bon ? » Mais je m'aperçois que je polémique et sors de mon rôle. C'est votre faute, Monsieur : vos livres ne laissent pas indifférent.

Quelques années passent et vous récidivez, en 1980, avec un *Michel de Ghelderode ou la Comédie des apparences*, catalogue de la grande exposition tenue cette année-là à Paris et à Bruxelles. Un catalogue ? Vous êtes modeste. Ce volume de deux cent cinquante pages contient un aperçu biographique, un commentaire approfondi de chaque pièce exposée, une analyse fouillée de chaque oeuvre, une étude sur Ghelderode et les musiciens, une introduction à Ghelderode conteur, poète, chroniqueur, épistolier. Ce « catalogue » est un véritable instrument de travail et un résumé des recherches que vous menez alors depuis vingt ans.

Ce Ghelderode que vous avez si souvent pris en flagrant délit de mystification ne vous aurait-il pas à son tour impitoyablement piégé ? Plus vous l'étudiez, plus vous en savez sur lui et son œuvre, et plus il vous semble qu'il demeure des lacunes à combler. J'admire que vous ne soyez pas un chercheur égoïste, mais qu'au contraire vous mettiez à la disposition des autres votre inépuisable savoir ghelderodien. Quoi de plus ingrat — et quoi de plus indispensable — qu'une bibliographie ? Sans elle, le chercheur se perd dans le maquis des livres, des articles, des comptes rendus que l'inflation des recherches universitaires a rendu aujourd'hui plus impénétrable que jamais. En 1987, notre Académie a publié votre colossale *Bibliographie de Michel de Ghelderode*. Ai-je oublié de dire, Monsieur, — c'est la moindre de vos qualités — que vous êtes un authentique bourreau de travail ? Si vous étiez en effet entré dans les ordres, je gage que c'eût été dans celui des bénédictins ! Tous les spécialistes sont en mesure d'imaginer les milliers d'heures de patient labeur exigées par ce volume de près de huit cent cinquante pages. Plus de dix mille références, quatre index méthodiques. Tout s'y trouve : éditions des œuvres, interviews, livres, brochures et articles, comptes rendus des représentations dans le monde entier, présentation des œuvres inédites, commentaire des divers états des textes, inventaire des thèses et mémoires non publiés, émissions de radio et de télévision, disques, cassettes et films. Chronologique, votre bibliographie permet de mesurer le chemin parcouru, depuis le modeste compte rendu par Albert Lepage, en 1922, d'une conférence de Ghelderode à l'Université Populaire de Laeken, jusqu'à l'avalanche de livres et d'articles de ces dernières années. Travail de Sisyphe, jamais complet, jamais achevé, surtout quand on est aussi scrupuleux que vous. Peut-être y a-t-il quelque amertume dans les propos de votre préface : « On a dû négliger ses amis les plus chers, sacrifier tous ses loisirs, compromettre sa santé par des excès de travail. » Ne regrettez rien : l'estime et la reconnaissance de tous les « ghelderodiens » vous sont définitivement acquises.

D'une telle tâche, vous sortez épuisé, sans doute, mais non pas disposé à jeter le gant. Ghelderode vous tient et vous tient bien. Dès le début, vos enquêtes vous ont mis sur la piste d'une torrentielle correspondance alors que, de ces milliers de lettres, cent trente-deux seulement avaient été, vingt ans après la mort du dramaturge, publiées intégralement. En octobre 1982, lors d'un Colloque organisé à

l'Université libre de Bruxelles, vous entreteniez vos auditeurs d'un « Ghelderode épistolier » et leur promettiez un premier volume pour l'année suivante. Hélas, le chercheur propose et la recherche dispose. En 1982, vous estimiez le nombre des lettres à six ou sept mille : vous pensez aujourd'hui à vingt mille, adressées à un millier de correspondants ! Résultat, tout provisoire : depuis 1991, trois volumes de cinq à six cents pages, qui nous conduisent jusqu'en 1935, à l'époque des grandes oeuvres de la maturité, les premiers d'une série qui en comptera — dites-nous ? — huit, neuf, dix ? Nul n'ignore l'intérêt de ces vastes correspondances qui éclairent autant l'oeuvre et sa genèse que l'homme et ses comportements, et celle-ci fait assurément de Ghelderode l'un des derniers grands épistoliers de notre temps. Je ne saurais m'attarder ici à en détailler le contenu, ni à analyser les rapports de l'écrivain avec tel ou tel de ses amis, comme vous l'avez fait vous-même, à Cluj, à propos de Marcel Wyseur, l'un de ses fidèles. Inutile de dire que toute sa carrière s'y déroule, qu'on y découvre à sa naissance le goût de l'archaïsme verbal, d'une langue pléthorique et abondante, mais aussi l'homme avec ses hantises, ses projets, ses obsessions et — pourquoi pas ? — ses petites et son opportunisme.

Retrouver ces milliers de missives dont, tenu par les contraintes éditoriales, vous ne nous donnez d'ailleurs qu'un large choix, puisqu'une publication complète exigerait une quarantaine de volumes, c'était déjà un tour de force. Vous auriez pu vous en tenir à livrer les textes, laissant à d'autres le soin de les pourvoir des renseignements indispensables. Ce serait mal vous connaître. Non seulement ces lettres sont annotées avec un savoir et une rigueur sans pareils — je relève des notes de cinq pages, en texte serré ! —, mais les volumes sont encore pourvus de notices inestimables sur tous les correspondants, jusqu'aux plus obscurs. Des notices ? Quand je vous vois, Monsieur, consacrer douze pages à Hervé Ameels, l'une des principales et des moins connues relations de Ghelderode, je crois que le terme « notice » devient singulièrement impropre. Et vous vous excusez d'avoir dû introduire des explications « que certains trouveront un peu longues ! » Que non ! Cet imposant travail est une mine inépuisable de renseignements sur les hommes, l'époque, les milieux littéraires et artistiques que vous connaissez mieux que personne.

Je n'ai parlé que de vos livres. Vous me pardonnerez de ne rien dire de vos articles, comptes rendus, préfaces, commentaires, études parues dans des volumes

d'hommage, communications présentées à des colloques internationaux : l'après-midi n'y suffirait pas. Et je ne dis rien non plus des denses notices confiées à tant de dictionnaires belges, français, italiens, hollandais ou américains où, un moment infidèle à votre Ghelderode, vous traitez Brassens et Césaire, Jarry et Genêt, Giraud et Jouhandeau, Maurois et Miomandre, et j'en passe. Rien de tout cela n'est négligeable, mais dans le domaine des études ghelderodiennes, vous vous êtes affirmé comme l'autorité majeure et il n'est étudiant ou thésard, aux quatre coins du monde, qui ne vienne à vous comme à la source de tout savoir sur cet auteur.

J'admire votre œuvre, Monsieur, mais plus encore que sa masse considérable et votre impeccable érudition, j'admire la sûreté de votre méthode, la rigueur de votre démarche, votre probité intellectuelle, votre inlassable dévouement à la chose littéraire. Ghelderode a trouvé en Roland Beyen un biographe et un exégète sans flagornerie ni basse indulgence. Nos confrères — et moi tout le premier — ont trouvé en vous un savant éminent à la fois et modeste, qu'ils sont heureux de recevoir aujourd'hui dans leur compagnie.

Copyright © 1994 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Roland Beyen. Séance publique du 18 juin 1994. Discours de Raymond Trousson [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994. Disponible sur : < www.arllfb.be >